

Interview

« L'infinie beauté du monde extra-humain »

Entretien avec l'auteur de *Thésée universel*

par Claire Devarrieux, *Libération*, le 2 juin 2011

László Krasznahorkai est né en 1954 à Gyula, dans l'est de la Hongrie. Il a travaillé sur cinq films avec le cinéaste Béla Tarr (dont *Sátántangó* et *les Harmonies Werckmeister*, d'après la *Mélancolie de la résistance*). Il était en France au mois de mai.

Pourquoi ce titre, Thésée universel ?

Après une nuit sans sommeil, on pourrait très bien décrire toutes les vies humaines en les exprimant par des formules mathématiques poétiques. Nous disposerions alors d'environ sept milliards de formules mathématiques, chacune un peu différente - eh bien, ce sont ces près de sept milliards de formules mathématiques que se propose d'énumérer ce livre avec la constante Thésée, ou, pour exprimer les choses autrement, le Thésée universel. Si on applique cette méthode, toutes les formules ont pour résultat final : *égale* zéro (= 0). C'est ce que l'on nomme le grand Zéro humain commun. Par ailleurs, un livre n'a pas de nom, un savon a un nom, un livre porte un titre. Et le titre est un élément, un élément fondamental de l'ensemble. Comme une ombre protectrice se déployant au-dessus de lui. Si j'explique le titre, je dois expliquer l'ensemble du livre. Ce qui est impossible. Le titre est une énigme.

L'espace, le confinement, les distances jouent un grand rôle dans vos romans. Est-ce forcément à mettre en relation avec le régime politique ?

En partie oui, puisque j'ai grandi sous une dictature communiste. Mais ce n'est pas le caractère oppressif du régime politique qui a influencé mon supposé rapport à l'espace - confinement, distances - mais le fait que ce régime semblait être là pour toujours. Quand j'étais enfant, puis adolescent, je ne pensais pas que nous vivions dans un système politique d'oppression, mais je croyais que le monde était *ainsi*. Et qu'il serait toujours ainsi. C'était un fardeau terrible et ce terrible fardeau est à l'origine des divergences sur la conception de l'« idéal » qui existent entre nous, Hongrois, Polonais, Allemands de l'Est, Slovaques, Roumains, etc., et ceux qui n'ont jamais vécu sous une dictature.

Que représente pour vous la grande plaine hongroise ?

L'endroit où je suis né. Un espace monotone, sans lumière, sans espoir. Un lieu que l'on désire *ardemment* quitter pour aller *n'importe où*. Mais d'où on ne peut jamais partir. On peut prendre le bateau pour l'Amérique, l'avion pour la Chine, le Japon, l'Afrique, rien à faire, si on ne veut pas se mentir à soi-même il faut un jour se rendre à l'évidence : on n'est jamais sorti d'ici. Voir cette immense plaine est déjà dangereux, mais y naître vous condamne à perpétuité. C'est un châtement que l'on ne peut ni aimer ni haïr. Il a été taillé sur mesure, à notre attention.

Votre expérience du cinéma a-t-elle influencé votre vision romanesque ?

Béla Tarr, je crois, a donné de nombreux interviews en France, n'en a-t-il jamais parlé ? Étrange. Car, en vérité, les choses entre nous se sont passées dans le sens inverse. Les livres sont apparus avant les films. Dieu et le Paradis ont précédé la chute. C'est l'ordre chronologique. Je suis romancier, rien ne m'influence, absolument rien en dehors de mes propres pensées, de mon vécu, de mes expériences, de mon imaginaire, de mon amertume, de ma tristesse, de mes joies, et de ma relation personnelle avec la langue. En revanche - et à sa demande - j'ai exercé une forte influence sur Tarr. Je lui ai donné ce dont il avait besoin, le titre de mes livres, les personnages, les noms des personnages, les histoires, l'atmosphère, les images, tout ce que je pouvais lui donner. Lui, ensuite - avec mon aide et l'aide d'autres personnes -, il a créé ses propres films. J'ai beaucoup œuvré pour que ses merveilleux films puissent voir le jour, mais c'est maintenant terminé, je suis passé à autre chose. Et, d'après ce que je sais, il arrête lui aussi le cinéma, pour lui aussi se lancer dans autre chose.

Avez-vous trouvé, au cours de vos voyages, des raisons d'être plus optimiste sur la nature humaine ?

L'homme est un monstre que je trouve encore plus mesquin aujourd'hui qu'auparavant. Mais j'ai fini par découvrir quelque chose que je ne voyais absolument pas : je trouve que tout ce qui existe en dehors de lui, de l'homme, est merveilleux. La nature, les arbres, les pierres, les rivières, le ciel, la terre, les oiseaux, le silence des minéraux dans les profondeurs de la terre. J'étais aveugle devant le monde extra-humain, mais aujourd'hui je trouve tout ce qui n'est pas humain d'une infinie beauté. Je ne comprends vraiment pas Sophocle.

Vous revenez d'un périple en France. Y a-t-il quelque chose qui vous ait frappé, dans les rencontres avec les lecteurs ?

Quel merveilleux pays que le vôtre ! Le nord, le sud, l'ouest, l'est, les quatre points cardinaux sont là et, ô bonheur !, je les ai tous vus ! Des fleuves, des forêts, des prairies, des montagnes, des lacs, des églises magnifiques, le ciel et la terre ! Mais par-dessus tout, oui, les lecteurs, et, parmi eux, mes lecteurs : ils sont encore plus merveilleux que la France ! Si la France était à l'image de ces merveilleux lecteurs, je n'hésiterais pas une seconde, et je me glisserais discrètement parmi vous. Simplement être ici, les écouter parler, les écouter et me taire, ne rien comprendre, mais simplement regarder leurs yeux pétillants d'intelligence - un paradis !

Susan Sontag, qui vous appréciait, disait qu'il fallait être d'abord un lecteur, avant de devenir un écrivain. Qu'en a-t-il été pour vous ?

Moi aussi, j'appréciais et j'aimais beaucoup Susan Sontag, elle pouvait être effrayante dans ses critiques mais elle savait aussi s'enflammer, et faire partager son enthousiasme. Et puisqu'elle était également très intelligente, ce qu'elle a dit est sûrement vrai. Pour ma part, je n'ai aucune idée de ce qui pousse à l'écriture, mais Susan savait ce qu'elle disait, par conséquent je la crois sur parole.

Vous êtes un auteur intimidant, parfois même effrayant. C'est un effet recherché ?

Mes intentions sont sincères. Mais elles concernent mes livres, pas le lecteur. Et elles consistent à transposer fidèlement par écrit le discours que j'entends en moi, dans ma langue. Ce que le lecteur, lui, entend, est souvent pour moi intimidant, souvent effrayant. Nous avons donc le même problème. Mais j'espère que mes livres ne sont pas uniquement intimidants et effrayants. Pour ma part, je m'efforce de me montrer plein d'égards, sous une forme que j'exprime par la beauté. J'essaye de raconter, de la façon la plus belle possible, ce qui est intimidant et effrayant.

Voir dans le même numéro la critique du livre :
["Tristesse de la baleine"](#), par Claire Devarrieux